
PRIX : VINGT-CINQ CENTIMES

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES



SOMMAIRE :

- I. — Thomas CARLYLE. — Deux hommes.
- II. — Paul ADAM. — Centenaire.
- III. — Henri DE RÉGNIER. — L'eau.
- IV. — Bernard LAZARE. — L'éternel fugitif.
- V. — Francis VIELÉ-GRIFFIN. — Inutilisations.
- VI. — Georges VANOR. — Notes et Notules.

PARIS

LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT

11, rue de la Chaussée d'Antin, 11

—

Le 1^{er} Juillet 1890

ENTRETIENS

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant le 1^{er} du mois.

Abonnements : six mois : 3 fr. ; — un an : 5 francs

Pour abonnements, dépôts, vente au numéro, etc..., s'adresser directement à M. Edmond Bailly, 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

Tout abonnement non perçu directement par M. Bailly n'est pas valable.

DES FLEURS DE BONNE VOLONTÉ

Œuvre posthume de Jules LAFORGUE

En souscription chez M. E. Dujardin, 11, rue Le Peletier

SEUL VÉRITABLE RASPAIL

LA PLUS

HYGIÉNIQUE

ET LA PLUS

SAVOUREUSE

DES LIQUEURS DE TABLE

EXIGER IMPÉRIEUSEMENT LA MARQUE

F. V. R.

ET LA SIGNATURE

E. RASPAIL

SUR TOUTES LES ÉTIQUETTES

CHEMIN DE FER DE L'EST

VOYAGES D'EXCURSION

Avec itinéraires tracés d'avance, au gré
des voyageurs.

La Compagnie des Chemins de fer de l'Est délivre pendant toute l'année, des billets à prix réduits de 1^{re}, 2^e ou 3^e classe pour des voyages d'excursion sur les réseaux de l'Est, de l'Etat, du Midi, du Nord, d'Orléans, de l'Ouest et de Paris à Lyon et à la Méditerranée avec itinéraires tracés d'avance au gré des voyageurs et pouvant comprendre les lignes d'un seul ou de plusieurs des réseaux participants.

Les itinéraires sont établis par les voyageurs eux-mêmes mais de manière toutefois à les ramener à leur point de départ.

Les billets peuvent être individuels ou collectifs.

Le minimum du parcours est de 300 kilomètres.

DEUX HOMMES

Je vénère deux hommes — et pas un troisième :

D'abord, l'ouvrier à l'ahan laborieux, qui, de son outil arraché à la Terre, laborieusement conquiert la Terre même, et en fait la chose de l'homme. Vénérable est pour moi la main calleuse, déformée, grossière, où néanmoins réside une subtile vertu, indéfectiblement royale, comme le *Sceptre* de cette planète. Vénérable aussi, la face rugueuse, toute halée des intempéries, maculée, avec sa rude intelligence : car c'est la face d'un Homme de vie humaine. Ah ! plus vénérable pour ta rudesse et même par cela que nous te devons notre pitié autant que notre amour, Frère ! — pour nous ton échine s'est ainsi déviée, pour nous tes membres et tes doigts se sont déformés ; tu fus notre *remplaçant* au mauvais numéro, et c'est en combattant nos batailles que tu fus ainsi mutilé. Car en toi, aussi, était ployée une forme créée de Dieu, mais qui ne devait se parfaire, pétrifiée qu'elle dut rester par les épaisses incrustations déformantes du travail — et ton corps pas plus que ton âme, ne devait connaître la liberté. Qu'importe ! travaille encore, tu es dans le devoir, *toi*, en sorte qui voudra ; tu travailles pour le minimum indispensable, le pain quotidien.

Je vénère un autre homme, et plus haut encore : Celui qu'on voit peiner pour l'indispensable intellectuel, non le pain quotidien, mais le pain de Vie. N'est-il pas aussi dans le devoir ? s'efforçant vers l'harmonie interne, et la révélant par l'acte et par la parole en tous ses efforts externes, qu'ils soient sublimes ou humbles ? — Sublime alors surtout que l'effort externe et l'effort interne se con-

fondent, et que nous pouvons le nommer Artiste; non plus seulement l'Ouvrier terrestre, mais l'inspiré Penseur, qui d'un outil arraché au Ciel même conquiert pour nous le Ciel! — Si le Pauvre et l'Humble travaille afin que nous ayons le pain, le Sublime et le Glorieux ne doit-il travailler pour lui en retour, afin qu'il ait la Lumière, la Norme, la Liberté, l'Immortalité?

Ces deux hommes, je les vénère, en toutes leurs formes — tout le reste est fétu et poussière que le vent emporte à son gré!

THOMAS CARLYLE.

CENTENAIRE

Voilà cent ans.

Cent ans que la seule, l'unique, mais immense chose faite par la Révolution, LA FÉDÉRATION FRANÇAISE, fut consacrée au Champ de Mars, le 14 juillet 1790.

La prise de la Bastille c'était l'émeute bête, l'assassinat de quelques militaires et valets gardant des poudres (trente-deux suisses, et quatre-vingts invalides), protégeant du péril d'une explosion formidable tout un quartier, contre cette multitude en délire, qui prétendait délivrer, torche en main, les quelques fils de famille incorrigibles envoyés là pour dettes ou détournements de mineures, par lettre du roi.

Qu'on s'imagine, à quelque ignominie nouvelle de M. Constant la foule allant démolir le donjon de Vincennes et assommer les gardiens de la promenade publique. Tel fut le fait en sa nudité.

L'exécution populaire de l'accapareur Foulon dont la tête promenée au bout d'une pique avec du foin dans la bouche symbolisa tout un jour la sainte vengeance de la douleur humaine insultée par ce financier fut un spectacle bien autrement instructif et qui démontra si la justice du Peuple savait obtenir sanction par son bras seul. L'effroi salutaire put naître alors dans l'âme des trafiqueurs inconsidérés.

Aujourd'hui, le Peuple semble plus lâche. Ils ont repris leur audace du vieux régime. Si les Juifs actuels n'accaparent plus les blés, ils ne doutent point que leurs spéculations sur les métaux par exemple, ce pain de l'industrie, ce motif du salaire, seront protégées par un gouvernement qui se vend au rabais.

Ce n'a donc servi de rien l'effort de nos pères en 89 et en 90, ce n'a donc servi de rien les massacres de septembre, les sacrifices humains de la Terreur au Dieu Inconnu des aspirations libres, le rythme destructeur des guerriers de 92 partis sur une chanson sacrée à la conquête du monde romain dont ils tiraient leur origine?

A rien, en effet.

« Il n'y a plus de noblesse? plus de donjons, toutes les bastilles des campagnes disparurent et le serf s'est affranchi! »

Naïveté.

La cheminée de fabrique n'a-t-elle pas dans chaque vallée pris place sous la colline de l'ancienne tour féodale abhorrée et maudite pendant douze siècles? Attirés par la faim, les serfs ne sont-ils pas accourus de toutes parts jeter aux mâchoires des machines le meilleur de leurs forces, de leur sang, la femme conquise par leur amour et les enfants issus de leur passion lamentable; pour que laminés par les labeurs délétères il rendissent aux nouveaux seigneurs dîme et corvée en impôt destiné non à alléger les maux du pauvre mais à défendre le bien du riche. On a parlé de contrat social : il fallait dire l'exploitation sociale.

Et si l'on demande pourquoi la poussée de 89-90 n'a réussi qu'à changer les noms des maîtres, il faut qu'on sache bien une fois que la faute de tout reste imputable aux lourds et stupides fantoches qui jouèrent le mélodrame de la convention!

Fantoches et ambitieux grotesques, les Robespierre, les Danton, les St-Just, les Couthon, les Marat, et autres polichinelles pourvoyeurs indignes de la sainte guillotine, cet autel des vieux sacrifices druidiques où devait fumer le sang des hommes vers le Dieu de l'Equilibre social et qui ne servit à ces goujats que pour s'éliminer les uns les autres de la dictature et mener successivement à l'abattoir les sectaires en rivalité, vaincus par d'odieux tripotages et d'immondes intrigues. Honte dans l'histoire, que le couteau qui s'empourpra du sang de Louis XVI, hostie royale offerte pour la concorde des partis, se soit souillé de l'égorgeement des Robespierre et des Couthon.

Pour ceux-là il fallait user la corde des manants où le sac de cuir des eunuques.

Car ils ne créèrent rien, les impuissants. Le superbe héritage de Mirabeau et du 14 juillet 1790 ne leur fut pas profitable. Ils demeurèrent sourds devant des leçons si proches. C'est miracle que le peuple les ait supportés trois longs hivers. Sous eux rien qui naisse ou s'organise. Les seules entreprises qui aboutissent, se recommandent de l'initiative individuelle. Des savants pensent dans l'ombre du cabinet et exécutent leurs plans : le système décimal, les poids et mesure, les musées, le conservatoire le musée d'histoire naturelle, le conseil des mines.

Voilà ce qu'occupés à leurs sottises compétitions, ils permirent de faire. D'eux rien ne sortit, de ce triste pion pleurard et minable que fut Robespierre, de cet invalide hurleur que présente Couthon, de ce triste haineux que fut Marat, de ce vaudevilliste Fabre d'Eglantine ; pas une loi économique, par une direction de politique usuelle ou théorique.

Il faut montrer ce qu'ils détruisirent : l'élan de réorganisation sociale.

La véritable révolution française, l'honorable et grande chose dont les principes furent portés par les volontaires de 92 dans les capitales d'Europe repose sur cinq dates mémorables.

Le 20 juin. Serment du jeu de paume. Les députés de la nation gallo-romaine affirment devant le chef de la conquête franque qu'ils ont droit au respect civique, et repoussent la forme extérieure du servage, le commandement des féodaux.

Le 23 juin. Paroles de Mirabeau à de Brézé. — L'homme des colonies phocéennes-romaines, Mirabeau affirme que la Force armée du conquérant n'est plus capable de lutter contre la revendication des anciens vaincus. C'est la haute manifestation de la levée en masse contre le Barbare ; le *Fit tumultus*.

Le 4 août. — Les Francs reconnaissent leur infériorité morale et physique. Le duc d'Aiguillon propose de rendre aux possesseurs primitifs du sol, la libre disposition, le vicomte de Noaille ajoute : sans tribut. C'est le renoncement à la conquête.

Le 6 octobre. — Louis XVI chef des Francs rentre à Paris, quitte la ville féodale, Versailles, et vient habiter parmi le peuple des anciens vaincus. Il consacre sa défaite et la paix entre Paris et Versailles en abandonnant sa ferme royale.

Le 3 novembre. — Les dotations accumulées par les philanthropes durant seize siècles entre les mains des évêques et des abbés afin de fonder des phalanstères communistes où se pussent réfugier les pauvres, et travailler les humbles, étant devenues par l'avidité et la prévarication de quelques gérants ecclésiastiques des sortes de biens privés, sont rendues à leur destination primitive : *les biens du clergé sont mis à la disposition de la nation.*

Après une jouissance incontestée de quatorze siècles le Franc restitue au Gallo-romain la propriété de son territoire colonial, et la jouissance de sa liberté individuelle.

La Révolution ou plutôt la RESTITUTION était accomplie.

Ce qui parut après n'ajouta rien, retrancha plutôt, ôta beaucoup de dignité aux citoyens réintégrés en leurs *droits.*

L'œuvre des principes établie, il fallait l'acquiescement du peuple entier, la communion effective des quirites à cet effort de ses représentants.

Cela se fit par les *fédérations.*

La noblesse et le clergé, le conquérant et l'intermédiaire régisseur, renonçant à leurs privilèges acquis par la force ou obtenus par le savoir habile, — les provinces qui jouissaient de privilèges collectifs achetés, durant leur dépendance, aux deux castes directrices, s'en désistèrent aussi.

La bourgeoisie, le trafiquant riche abandonna ses droits d'exemption de seconde main; les municipalités quittèrent leurs bénéfices provinciaux pour participer à l'unité civique de la nation.

Ce commença par les pays d'Etat, cela se continua par l'initiative des villes, du 4 août 1789 au 14 juillet 1790.

Voici comment. Les hauts prélats (non le bas clergé qui, admirable en cette occasion, possédait moins qu'aujourd'hui de quoi vivre) suscitèrent parmi les paysans de Bretagne et du Midi une effervescence protestataire contre le retrait des biens d'église, en confondant avec cette

mesure de retour au fonds national les questions de dogme et en déclarant que diminuer l'outrecuidante fortune de quelques princes liturgiques c'était nier la divinité du Christ et la morale religieuse. Des séditions éclatèrent. Du sang fut versé. Les provinciaux qui avaient renoncé volontiers à leurs importants privilèges agirent contre ces sectaires. Les municipalités attaquées par les gens de prêtrise, se coalisèrent contre cette levée inattendue. Elles se fédérèrent.

Le Dauphiné, le Vivarais et la Bourgogne virent en fort peu de temps se former ces fédérations non plus dans les limites d'une province, mais hors ces limites féodales et sans en tenir compte. La fraternité naissante eut un élan divin. On s'allia partout on écrivit à l'Assemblée nationale pour lui demander une organisation. Et cela acquit un caractère si puissant qu'Avignon fut emporté par la fédération des municipalités d'Orange, Bagnols, Pont-St-Esprit et marqué des couleurs françaises. Avignon vint à la barre de l'Assemblée se donner. Bientôt les fédérations agirent par des comités qui se constituèrent pour sauvegarder la protection mutuelle de district en district. Le pouvoir central conférait à ces comités régionaux une autorité extrême. Ils nommèrent douze cent mille magistrats municipaux, qui héritèrent de la déchéance des parlements attachés aux coutumes de l'ancien ordre. On réprima sous cette loi nouvelle les pillages entrepris par les brigands qui selon les lieux arboraient la cocarde de l'un ou l'autre parti afin de couvrir leurs vols d'une allure politique. Bientôt les fédérations eurent le droit de lever des troupes, d'instituer des tribunaux permanents, de s'imposer à leur gré. Comme, devant les menaces du haut clergé les particuliers n'osaient entreprendre l'achat des biens nationaux, les municipalités assumèrent cette responsabilité sous l'égide des fédérations puis revendirent ou louèrent.

Le clergé devait recevoir de l'Etat cent trente trois millions d'indemnité annuelle en traitements individuels. — Il ne perdait rien en masse, le petit clergé s'enrichissait ; seuls les prélats pâtissaient.

Les fédérations avaient sanctionné l'œuvre de l'Assemblée nationale.

Au bout de ce superbe travail d'entente et de fraternité il devait apparaître une sorte de consécration quasi religieuse. Le 14 juillet 1790, au milieu du Champ-de-Mars s'éleva l'autel de la Patrie. Les délégations de toutes les provinces fédérées vinrent danser sous la pluie en attendant l'heure de lever, avec le roi, la main au ciel pour jurer fidélité à la constitution nouvelle qui substituait, comme principe de gouvernement, le droit des premiers défricheurs à la force du conquérant.

Louis XVI jura de sa tribune, les pélerins patriotes jurèrent au bruit du canon, à la pompe du soleil un instant apparu.

Ce jour-là tout était fait, tout. Le peuple rentra chez lui. La canaille des clubs commença son œuvre de destruction. Que demandaient les hommes des Jacobins et des Cordeliers, que demandèrent les Hébertistes, des Dantonistes? Que demanda Robespierre? Pourquoi ces gens tuèrent-ils pendant trois ans avec cette rage froide? J'ai cherché en vain une raison de principe ou de politique, je n'ai découvert que des motifs de basse envie, de vanité impudente, l'espoir chez tous ces êtres de lasser le peuple par le sang et, quand il serait las, de prendre la dictature. Il ne restait alors nul motif de tuer Louis XVI, cet homme pieux à l'âme niaise qui ne fit point le mal, qui résista à sa femme lorsqu'elle l'excitait à gagner l'étranger, au temps où on le pouvait faire, et ne consentit point à se mettre à la tête des troupes autrichiennes contre la patrie gauloise qui se reprenait. En somme cela eût été conforme au principe d'après lequel il régnait; le droit de conquête. Marie Antoinette fut logique. Louis XVI fut un révolutionnaire, attiédi par sa famille. Ayant consenti la restitution il n'avait plus qu'à partir, et cela le lendemain du 4 août 1789.

Pourquoi, dans la suite, les hommes de sang empêchèrent-ils ce départ? Simplement parce qu'ils méditaient la mort du roi afin de s'asseoir un jour, sur son trône. Il n'y aurait eu qu'un changement d'autocrate. Mais ils craignaient qu'après un interrègne, le peuple déshabitué du souverain n'en voulut plus souffrir. Louis XVI au Temple était encore le roi.

Heureusement, Robespierre et Danton travaillèrent

pour un autre. Bonaparte réalisa, à son bénéfice, l'espoir qu'il leur avait vu rêver.

La fête du 14 juillet 1790 fut l'acceptation par le roi et les provinces des actes de l'Assemblée. On y agréait la déclaration des droits de l'Homme, l'impôt du quart de revenu, et surtout la restitution par le Franc du territoire jadis conquis et partagé entre ses preux.

Ce qu'on acclama ce jour c'était l'œuvre de Mirabeau, de Siéyès, de Lafayette, du duc d'Aiguillon.

Les girondins reprirent ces principes et les défendirent contre les hommes des clubs. Les hommes des clubs les tuèrent.

Vergniaud, l'orateur merveilleux dont chaque harangue est un beau morceau de littérature, Roland l'administrateur intègre, leurs amis qui portèrent au plus haut point le courage civique et l'honnêteté du cœur succombèrent devant Robespierre, le pion méticuleux et féroce.

Du jour où la convention commença, Robespierre travailla pour les perdre.

Eux, avaient un moyen, un seul moyen de supprimer Robespierre et le ramassis de basse canaille qui l'aidait, c'était de suivre la voie indiquée par Mirabeau à Louis XVI, de marcher carrément à la rénovation sociale, de conquérir pour le pauvre l'égalité entre son capital-travail et le capital-argent.

Au contraire ils restèrent immobiles, ne virent rien, ne comprirent rien. Ils étaient des avocats honnêtes ; ils demeurèrent tels, honnêtes et incapables de progrès. Une déclaration franche des vérités sociales eût entraîné la foule, sauvé la France de l'ambition ténébreuses où rampaient le fielleux Robespierre, et le sournois Marat, qui travaillaient pour le *marchand* contre le *peuple*. Le suffrage universel remplacé par le suffrage censitaire donna à Robespierre les fournisseurs, le petit cultivateur enrichi déjà par les biens nationaux et qui créèrent au moyen de la guillotine la toute puissance de l'argent. Le boucher Santerre est à Paris même le gros agent de la Commune. Le bas trafic va remplacer au pouvoir la noblesse et les traitants.

Ils seront d'autant plus féroces, les parvenus de cette époque, que leurs fortunes émaneront du sang. Si dans les

grandes villes ce délire de guillotinaide emporta quelques-uns, il importe de remarquer que les biens des suppliciés et des émigrés revenaient en vente. Par la terreur, on forçait à l'émigration; l'émigration valait l'achat au bas prix des domaines. Par là seul s'enrichirent les bas fournisseurs qui édifièrent les fortunes vulgaires, la *Banque*, dont nous dépendons aujourd'hui. Le peuple n'eut rien. Le peuple continua de jeûner comme sous Choiseul et Polignac.

Les Girondins supprimés, Robespierre perdit les Hébertistes, parce que Camille Desmoulins avait dénoncé dans son journal les désirs de pouvoir qui le minaient.

Au moment où l'ennemi envahit la France, au moment où les gens meurent de faim dans les campagnes, à la ville, que fait la Convention? Elle ne s'intéresse qu'à une chose: la lutte des Cordeliers contre les Jacobins, des Hébertistes et Dantonistes contre Robespierre; car il importe de savoir à qui il faudra demain faire sa cour.

Robespierre, pour s'assurer la fidélité des principales gens de son club, les envoyait dans les villes principales comme représentants du peuple.

Investis d'un pouvoir sans limite, ces cordonniers de la veille faisaient payer cher aux pratiques et aux clients les exigences de leurs pieds et aux ouvriers les salaires qu'il leur donnaient naguère bien peu gracieusement. Mais, en multipliant les biens nationaux, ils attachaient au tyran pleurard les cœurs du bas trafic. Partout les Jacobins ont des succursales. A l'aurore de 1794 il ne faudrait qu'un signe pour que ces chefs de rayons, détenteurs de la guillotine, fissent proclamer Robespierre dictateur.

Danton périt encore. Robespierre va précéder Bonaparte.

Mais la Convention qui sent cela, craint qu'il n'exige un nouveau sacrifice humain pour consacrer son avènement, et, sûre de sa fin, elle préfère mourir en attaquant.

Rien de plus burlesque, en somme, que cette affaire du thermidor. C'est le suprême de la sottise et de la peur dans leurs très ridicules manifestations.

La Commune délivre Robespierre malgré lui et l'emène à l'Hôtel de Ville auprès de ses amis. Lui récrimine, n'ose bouger. Que va faire la Convention dont il est le

prisonnier réfractaire, insurgé contre le pouvoir au nom duquel, si longtemps, il agit, il parla.

A la Convention, Collot d'Herbois préside avec ces mots : « Citoyen voici le moment de mourir à votre poste ». Les assistants des tribunes se sauvent. La garde nationale va se coucher indécise, ne tenant pour personne. Et les deux partis, grelottant de peur, attendent mutuellement les bourreaux.

Mais ils n'avaient plus de partisans, ni les uns, ni les autres. Tout le monde abandonnait ces rares sacripants. Pas un Parisien qui voulut se risquer en leur faveur. En sorte que chacun croyait la foule s'armant chez l'ennemi et préparant le massacre. Il fallut qu'un homme de l'Assemblée trouvât sa section en effervescence, au moment où il rentrait chez lui. Les voisins l'entraînèrent bon gré, mal gré à l'Hôtel-de-Ville, lui, convaincu de marcher au trépas. Arrivés là, un jeune gendarme de la bande, ne rencontrant aucune résistance, monte, bouscule à coup de coude les huissiers, et apercevant Robespierre en un fauteuil, lui donne du pistolet dans la mâchoire.

A cette nouvelle seulement, la Convention reprit ses sens.

L'admirable Michelet a beau s'efforcer de trouver tout cela grand, il n'y parvient pas. On le voit s'essouffler en vain de phrase en phrase, retenir malaisément son dégoût ou son rire. C'est lamentable. Mais l'ami politique des révolutionnaires de 1830 pouvait-il décemment écrire la nullité des conventionnels ?

On s'acharne à dire aujourd'hui, dans les gazettes plus ou moins officielles, que la Convention s'appuyait sur le peuple, et on rend le peuple responsable des crimes de la Convention en les exaltant. Cela est mensonge.

Sur 700.000 habitants de Paris, on n'en trouve pas 5.000 s'occupant de politique pendant la période ardente. La garde nationale contraint les gens à voter, par force.

La Commune d'alors, semblable à notre Conseil municipal actuel, s'appuyait sur un ivrogne, Henriot, qui savait tout indistinctement. Certains *indigents* recevaient quinze sols par jour à condition de servir la République. On leur distribuait des piques, des sabres. Ainsi travestis, ivres toujours, ils terrifiaient pour voler ou violer. Ce

ramassis de souteneurs à quinze sous faisait toutes les émeutes, sur commande, tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre.

Ce n'était pas le peuple.

Où était-il ?

Depuis 1789 on chômaït généralement dans les villes. La campagne seule retenait encore ses travailleurs. Les artisans des cités, dénués de tout, répugnés de la sauvagerie des gouvernants, s'en allaient. Le peuple de ce temps courait à la frontière !

Les hommes se battaient pour la Patrie. Car si une chose rachète l'ignoble mélodrame, c'est l'élan splendide de la race gauloise, joyeuse de sa liberté reconquise et quittant tout, en une harmonie splendide des âmes patriotiques, pour la défendre contre le retour des invasions germaniques et saxonnes.

Les Conventionnels qui sont aux armées se laissent purifier l'âme par ce souffle puissant. Merlin de Thionville, Saint-Just agissent en héros. On sait comment celui-ci voyant Jourdan hésiter à passer le Rhin lui laisse à choisir entre cette audace et la mort ; et il fait dresser la guillotine derrière l'armée. Jourdan remporte la victoire. A Jemmapes ce fut inouï ; l'ennemi ne pouvait croire le témoignage de ses sens. Ces jeunes hommes en sabots, sans uniformes, mouillés par la pluie, n'ayant mangé depuis des heures, s'élancent sur des hauteurs hérissées de canon, au chant de la *marseillaise* phocéenne, rompent les lignes des vieux grenadiers hongrois accoutumés à toutes batailles, enlèvent le position, et culbutent l'armée. Hoche va de son corps à la prison, repart de la prison pour rejoindre son corps. Au 9 thermidor, il était au cachot. Il voit Saint-Just entrer dans la cellule voisine... Bon, se dit-il, me voici bientôt redevenu soldat !

Ni armes, ni argent, Hébert puisait à même le trésor sans rendre compte parce que vers un moment donné il pouvait lancer les 600.000 numéros du *Père Duchêne* avec un article pour ou contre Robespierre. Qu'importaient dès lors la faim, les munitions des soldats ?

Jamais plus grande immoralité gouvernementale, sinon en ces jours-ci, où nos opportunistes copient de leur mieux les actes sinistres de la Convention.

Quand Robespierre voulut perdre Fabre d'Eglantine il l'accusa de faux ; et le faux n'existant point, on ne montra pas les pièces au jury.

Voilà ce que furent les gens qui succédèrent à ceux dont l'œuvre fut honorée le 14 juillet 1790.

La Fédération était la poignée de main des honnêtes Gallo Romains libérés de la servitude franque.

Que fut le reste de la Révolution ?

Le gâchis du crime !

PAUL ADAM.

L'EAU

Un vrai Parisien, j'entends celui limitant sa présence au peu de lieux dont suffit la fréquentation pour lui valoir ce titre, — bureau où il dort, café où il parle, mairie où il vote — risque, en ce partage régularisé de sa vie, de payer l'honneur d'avoir été citoyen d'une telle ville de l'irréparable et réel dommage d'ignorer, au cours et même jusqu'au terme d'une persévérante longévité, ce que c'est que l'*Eau*.

Autre chose qu'une notion vague et injustifiée ne peut lui échoir à ce sujet par suite d'une disposition due à je ne sais quelles préméditations d'écarter des yeux tout ce qui pourrait leur constituer une connaissance exacte de l'élément en question et corroborer d'indices une idée abstraite et impersonnelle.

Non que la fluide matière soit totalement absente, mais elle ne se manifeste que d'une façon occulte et souterraine au point qu'on ne soit en contact avec elle que dans la restriction d'une cuvette ou quand elle s'échappe de robinets et de tuyaux qui la déversent et la distribuent comme un objet de consommation, venue on ne sait d'où à travers les murs jusqu'à la hauteur des étages.

Un fleuve aurait pu la représenter ; mais, enfouie entre des quais de pierre, l'onde y est saturée d'ingrédients corrupteurs, dénaturée de nuances d'égouts, nourrie d'immondices, si composite et artificielle, qu'elle est l'*Eau* comme la boue d'une des rues est la *Terre*.

Des cantonniers âgés et méthodiques en disposent et portent à la ceinture, comme des trésoriers de mélodrame, la clef qui ouvre des sources parcimonieuses dont ils ob-

turent le surgeon d'un tuyau; et, leur rôle est d'en prodiguer aux verdure et au sol le bienfait en en dissimulant la provenance et sous forme d'une rosée imbrienne et anonyme.

Tout cela ne dénote-t-il pas une sournoise tendance à cacher l'*Eau*, un désir de la confisquer pour des usages locatifs et municipaux, et l'édilité parisienne obéit à ce mot d'ordre avec une ingéniosité merveilleuse et avec des ressources infinies et retorses. Des combinaisons variées sont mises journellement en œuvre pour anéantir cette présence haïe contre qui on s'acharne.

Tantôt, parmi quelque gazon ou des fleurs, du cœur d'un artichaut de fer un jet la darde qui fuse vers le ciel où elle s'épanouit en ocelures de queues d'oiseaux mystérieux si quelque rayon l'irise et la paonnise, ou elle retombe en simple neige inépuisable, ou bien on la fait onduler en marabouts et s'éperler en dentelles aux vasques des fontaines car la fontaine semble être par excellence l'instrument préféré de cette dénaturation, et pour y réussir on attribue au liquide évincé les plus surprenantes dévolutions et elle y devient représentative de sens inexplicables.

Il est tel lieu où, conventionnellement, Elle est ce que vomissent deux dragons de bronze, éructants et adverses, et cette éjection inattendue d'une blancheur surprend le perplexe passant qui s'interroge et scrute ses souvenirs argués de faux où ce nom légendaire correspond à une conception imaginaire d'Étres ignés et terribles, ailleurs Elle est ce que hurlent façonnés au relief de la pierre des masques léonins à travers de farouches crinières, et même aussi, Elle jaillit, inouïe, de la gueule de sphinx, comme si du fond des siècles et contradictoires à leur symbole, ils rompaient de ce désaveu, leur plus invétéré silence!

Au cas de force à l'épandre en bassin, pour l'annihiler, on compte sur sa limpidité même à travers qui le fond transparu laisse croire qu'elle n'existe pas.

Enfin, et ultime ressource, *Elle*, habituée à ne varier que selon les ciels et à se teindre, l'instant d'en donner l'idée, des magnifiques couchants, on l'a colorée de factices lueurs changeantes d'or, de bleu, de rouge, de violet, et en l'enrichissant pour l'aider à être méconnue on l'a muée

en croulements silencieux de rubis, en pluies d'améthystes, en mélodieuses chutes de saphirs, en fusions d'ors, et à ce point, sûre d'en avoir détruit la notion à jamais, la notion dans l'œil ébloui des foules, l'hostilité s'est arrêtée à une croyance de victoire.

Mais l'idée nécessaire et irrémédiable de l'*Eau* se renforce de toute cette privation en les esprits qui ne veulent pas qu'on l'exclue et la réclament :

L'*Eau* à l'état d'onde, calme, unanime et taciturne, tombeau mystérieux de tout ce qui s'y mire et y descend à des profondeurs pacifiques jusqu'à s'y évanouir après y avoir été revu en une teinte nocturne, à travers le passé, et la grande purification du silence, lac sacré, sans crue ni décrue, miroir du ciel, de la pierre et des arbres et des visages qui s'y penchent pour y anticiper une préapparition d'outre vie, l'*Eau* !

Elle sera au centre des futures villes, logiques et belles, sauvées des folies de la structure moderne, et qui étageront leurs palais vieux de siècles et leurs arbres d'éternel automne autour d'un lac intérieur ouvert à leur reflet et où elles prendront conscience d'elles-mêmes ; et, au temps de ruine fatale, elles tomberont pierre à pierre et feuille à feuille en l'eau pure et véridique qui leur prouva leur existence et acceptera de substituer à son onde tenace leur gloire absconse...

Ça et là, elle subsiste encore, cette *Eau*, non utilitaire : Elle tarit, circonspecte et raréfiée, son vestige de songe en quelque recoin reculé de parc et de jardin où rien n'interroge plus l'ombre réfugiée sous les derniers arbres.

Au fond du vieux et mélancolique Versailles, près du palais horizontal qui semble décroître et se tasser et s'effriter, sous le silence des futaies contemporaines de saisons anciennes, en la solitude, parmi des marbres qui y mirent leurs allures divines de Pomones et de Polymnies par dessus la rampe de porphyre terne guéri par le Temps du sang qu'il a saigné, autour de Naïades et de Tritons émergeant de sa tristesse et de quelque Narcisse qui y revoit sa face amoureuse, l'*Eau* séjourne là, et aussi en ce jardin du Luxembourg, en face d'une fontaine solitaire, elle persiste entre des arbres liés de lierre dont les cimes y plongent un mélange de feuilles et de ciel, en un abandon-

tacite et beau où s'avive et s'éteint, selon qu'ils s'enfoncent ou affleurent, l'éclat diminué de poissons dont le pourpre se décolore et a blanchi, étrange, et garde en une sorte d'ombre de bois sacré où larmoie sur un blanc couple mortel, d'une fissure de roc, une onde réduite, épanchée d'un portique monumental et italique qui semble clore ou inaugurer quelque palais d'Amphitrite dans un songe de Poliphile.

HENRI de RÉGNIER

L'ÉTERNEL FUGITIF

I

A. Emile Vermeil.

Ils avaient gémi dans la servitude, ils avaient bâti des pyramides et des villes, pendant des années ils avaient courbé l'échine sous le fouet des Egyptiens. Puis, Iahvé s'étant réveillé, ils avaient ceint leurs reins pour le voyage, et, l'agneau étant cuit, ils s'étaient enfuis, au milieu des miracles, parmi les pluies de sang et d'animaux immondes. A la voix de leur guide, le cheval et le cavalier s'étaient engloutis dans les flots pourpres; et depuis trois mois qu'ils erraient en le désert, leurs murmures s'élevaient, car ils étaient un peuple au cou raide, mais ils allaient à la rencontre de Dieu.

Au pied du Sinäï ils dressaient maintenant leurs tentes, muets en l'angoisse des théophanies. La terreur hérissait leur poil, on leur avait fixé d'infranchissables limites, nul ne devait toucher les bords de la montagne sainte, et déjà les cadavres des violateurs jonchaient les ravins, hommes et chiens frappés de flèches ou de pierres.

Au son des trompettes, au milieu des fumées et des flammes, Iahvé était descendu sur le sommet du Mont : il avait appelé Mosché et Mosché était venu vers lui. Sur les pentes arides du Sinäï, Aaron, Nadab et Abihou, avec soixante dix des anciens attendaient le prophète, et le peuple délaissé se lamentait.

Les Hébreux oubliaient les services rendus, les fléaux envoyés et leur délivrance; terrifiés par le bruit des

tonnerres, par la clameur des clairons, ils se sentaient seuls, abandonnés de leurs chefs, privés de Dieu, et les jours passaient, lentement se traînaient les nuits, et quarante devaient s'écouler ainsi.

Des rumeurs couraient dans la foule. Des hommes, attachés malgré tout aux dieux de Miçraïm accusaient Sabaoth de les avoir trompés. Ils allaient dans le camp, ils entraient dans les tentes, ils murmuraient aux oreilles des femmes que si l'on s'obstinait à attendre le fils de Jochebed, on périrait dans les sables sans eaux; ils se mêlaient aux groupes consternés et ils proclamaient la mort de Mosché. Celui-là, disaient-ils, qui déjà attira dans une embuche l'époux de sang, l'a cette fois irrévocablement frappé, et jamais il ne reparaitra au milieu des siens. Quelques-uns, les aïeux instruits par les innombrables jours de servitude, résistaient aux insinuations mauvaises : ils injuriaient les traitres, ils les menaçaient de la colère divine prête à les accabler d'ulcères hideux et d'épouvantables lèpres. Les révoltés les bafouèrent, et le peuple ne voyant pas venir les châtiments promis se tourna contre les vieillards. On les insultait, on les couvrait de moqueries grossières, quand ils voulaient parler, on les tirait par la barbe ironiquement. Ils ne se taisaient pas cependant; leurs vieilles voix malédictives ne cessaient de retentir; alors on leur cracha à la face, on les battit de verges, un d'entre eux même mourut sous les coups, et pour punir, nulle foudre ne sortit du mont couronné de flammes.

Iahvé! criaient les femmes, Dieu fourbe, tu nous as délaissées. Tu nous avais dit : vous êtes mes enfants, je vous guiderai vers des terres amies, je vous y comblerai de biens. Est-ce là la prospérité que tu as promise aux patriarches; pourquoi rends-tu nos ventres féconds si c'est pour tarir nos mamelles? Ne pouvais-tu nous laisser sur les bords du fleuve, au pays des sycomores, plutôt que nous conduire ici, dans les déserts moroses où nous mourrons de soif et de faim. Et les hommes, troublés par ces lamentations pleuraient. Ils regrettaient Miçraïm, les vignes ployant sous le poids des grappes, les plaines limoneuses couvertes de moissons; ils oubliaient les journées de travail rude, pour se souvenir seulement des

nuits illuminées où, sous les palmiers balançant leurs feuilles, ils se reposaient près de leurs épouses aux flancs tentateurs : Leurs soupirs d'amour se mêlaient aux vents qui portaient aux dattiers la semence des mâles, et ils engendraient, bercés par la cadence des flots bleus parfumés de lotus.

Quand leur désespoir se fut calmé, quand ils eurent compris l'inanité de leurs regrets, ils blasphémèrent l'Adonai trompeur. Ils montraient le poing à la montagne tempétueuse où retentissaient les trompettes, ils lui jetaient des pierres, ils accablaient leur Seigneur de reproches, et comme ils ne pouvaient rester seuls, ils demandèrent à grand cris un autre Elohim. Ils auraient adopté ceux de leurs anciens maîtres, mais ils ne savaient si Ptah ou Osiris viendraient franchement à eux, et ils méprisaient les déesses, Isis maternelle, Neith et Seket à tête de lionne. Leur fureur d'être laissés par Iahvé, était augmentée par la crainte de ne pas trouver un dieu qui les veuille recevoir.

D'entre Israël, alors, un homme se leva, et son nom était Samiri. Peu le connaissaient, car il vivait solitaire, il en était qui jamais ne l'avaient vu, quelques-uns le disaient même étranger à la race d'Abraham. Il s'avança vers l'anxieuse multitude, et l'on se tut pour l'écouter.

Vous voulez un dieu, dit-il, et comme vous j'en veux un puisque le nôtre, menteur à ses promesses, nous a fui. Mais il nous faut un seigneur fidèle à son peuple, et non un tyran qui lâche sa colère comme un dromadaire parmi les sillons. N'avez-vous pas assez plié sous la verge d'Iahvé?

A ce nom, des cris furieux, des blasphèmes sortirent de la foule, et quand ils se turent, Samiri reprit :

Faisons nous un dieu suivant nos désirs; un dieu esclave que nous briserons s'il n'obéit pas à nos vœux; un dieu que nous puissions porter; un dieu prisonnier de ses serviteurs; un dieu qui tremblera devant la menace des lévites et les malédictions des siens; un dieu plus vil que nous, impuissant à nous vaincre comme à nous humilier de sa grandeur.

Les Hébreux joyeux acclamèrent l'homme; vers lui, ils tendirent leurs mains et tous prièrent :

Samiri, fais-nous un dieu!

II

Au pied du mont, sur un autel haut dressé palpitant d'holocaustes, le veau d'or s'érigeait, étincelant, baigné d'aromates, nimbé de parfums sacrés. Pour le fondre, les guerriers avaient donné à Samiri les anneaux de leurs oreilles, les vierges et les femmes, avaient laissé choir les bijoux de leurs chevilles et de leurs bras. Quand la Bête avait surgi hors du moule, tous s'étaient jetés à plat ventre devant elle, pour adorer leur œuvre impure, et maintenant, vautrés autour des tables, ils mangeaient, buvaient et se divertissaient, tandis que, cheveux salis et robes lacérées, les lévites pleuraient silencieusement, la face couverte.

Une spéciale allégresse pénétrait le peuple : il se sentait délivré du respect. Loin, bien loin, était cette peur du divin, incitatrice des méditations ; l'effroi avait disparu, l'effroi solliciteur de prières : les âmes affranchies des doutes spécieux, comprenant leur dieu, pouvaient ne plus penser ; les corps libérés des coutumières et désormais fallacieuses craintes, pouvaient jouir. Aussi entendait-on, dans le camp attablé, les mots et les chants retentir, orduriers et obscènes. Gorgés de nourriture, ivres de vins, les hommes se soulageaient bruyamment et dans leurs vomissements roulaient sans honte. Devant la brute exaltée, ils s'enlaçaient, impudiques, compliquant les souillures, mêlant Gamorrha, Sedom et les péchés des autres villes ; ceux qui étaient restés assis au festin lançaient des lambeaux de viande contre l'idole, et tous ils tressaillaient d'une inéprovée et prodigieuse joie, car ils pouvaient insulter un dieu, librement.

III

Cependant, les jours étant écoulés, celui qui avait vu l'Éternel face à face, descendit la montagne, tenant les tables où s'inscrivait la loi. Dans le lointain, il entendait les cris, et il se hatait, croyant que les Hébreux l'appelaient. Soudain il s'arrêta, debout sur une roche qui sur-

plombait le désert; ses yeux, que la gloire d'Iahvé n'avait pu éblouir, se fermèrent : il avait vu le veau d'or, et un lourd silence s'abattit sur la plaine; la foule avait vu le prophète : Les lévites qui se lamentaient se levèrent et vinrent vers Mosché, mais Mosché d'un grand geste maudisseur brisa les tables, il leva le bras vers la Bête, et dans un orgueilleux flamboiement la Bête s'écroula.

Jusqu'au soir, dans les tentes, ceux qui étaient restés fidèles à Iahvé tuèrent, et ils n'épargnerent ni leurs fils, ni leurs femmes, ni aucun de ceux qui furent traîtres au dieu libérateur. Quand le soleil, derrière les vagues rouges des sables, eut clos son œil indifférent, Mosché fit boire aux survivants des eaux amères qui contenaient en elles la poussière de l'idole, il fit amener Samiri devant lui, et, le Seigneur l'illuminant de sa sagesse, il parla :

C'est encore toi, dit-il; et depuis la faute, la première après la primordiale, depuis le châtement, le premier après les définitifs, tu n'as pas pardonné à l'Elohim.

Non, répondit Samiri. Je suis comme lui, je me souviens des offenses, et ce n'est point encore ton pied qui m'écrasera, ô fils de Jochebed; ton bégaiement ne m'effraie pas.

Je t'ai reconnu, continua l'Inspiré, toi qui erres, du jour où sur l'autel fumant tu renversas Abel. Pourquoi reviens-tu vers ce peuple, toi qui de lui fus chassé?

Que t'importe, reprit l'homme; pourquoi m'interroges-tu? Nous ne sommes pas de la même race et ta laudatrice parole irait mal avec ma voix. Esclave, conducteur d'esclaves, continue ta route, moi, je suivrai mon chemin, et la malédiction dont ta bouche est pleine n'aggravera pas ma destinée. Un instant j'ai voulu compatir aux malheurs d'Israël, et j'ai donné aux enfants de ton maître, le seul dieu qui leur convint. Désormais, tu enseigneras vainement, et si la terreur leur fait courber la tête devant Iahvé, ils garderont en leur âme l'image que mes doigts avaient pétrie. Maintenant parle, mes lèvres ne s'ouvriront plus pour répondre : j'attends.

Va, cria Mosché; va loin des tribus désignées. Fuis, à jamais vagabond comme l'a voulu l'Eternel, et que ton nouveau blasphème accroisse autour de toi l'horreur. Va-t-en, si quelques-uns ignorants de tes péchés vou-

laient t'accueillir, justicier de toi-même dis leur de ne te pas approcher, et que nul, compatissant ou farouche, n'effleure ta chair abjecte d'une caresse ou bien d'un coup. Et vous tous, Hébreux, écoutez-moi. Vous êtes venus vers celui que jadis les Kéroubim punirent, vous avez écouté ses conseils, et cependant, le seigneur bienveillant vous a chatiés et non anéantis. Mais, malheur à vous, si vous renouvez la faute, et vous la renouvellez, hélas, Un temps sera, où le criminel encore élira domicile auprès de vos demeures, et nul lévite, cette fois, ne se dressera pour le repousser. Un matin sombre, la-bas, dans le Chanaan promis, le maudit qui toujours bafoue son maître, frappera celui qui, portant la croix, gravira la colline, et votre risée saluera sa moquerie dernière ; dans votre cœur, vous penserez comme lui. Ce jour-là, vous serez abandonnés de votre père, il vous vannerà au van de sa fureur ; comme des grains de blé impuissants à prendre racine, il vous dispersera sur la terre ; le voile se déchirera de vos sanctuaires, vous serez une nation morte, et le monde, à jamais, sera perdu pour vous.

Ayant dit ces paroles, le Voyant pleura longuement sur son peuple, puis il gravit la montagne où Iahvé courroucé l'attendait. Dans le camp, les hommes gémissaient comme des faons qui redoutent l'inévitable chasseur, leurs yeux inquiets suivaient Mosché entouré de flammes, mais parfois, furtivement, ils détournaient la tête, et, avec des soupirs de regret, ils regardaient Samiri solitaire qui s'éloignait dans le désert.

BERNARD LAZARE.

INUTILISATIONS

Sous ma fenêtre ouverte vers la Loire, un enfant à roupie de morve heurtait, frénétique, un tonneau jusqu'à m'assourdir de cette « sonore inanité » ; — ai-je tenté de le chasser à force de menaces ? — Non : il musiquait au haut du fumier de ses pères et, d'ailleurs, il se fut gaudi de mon exaspération et sa joie déjà grande de bruire selon son âge se fut décuplée au sentiment qu'il nuisait.

Je me résolus de faire taire cet enfant, sans dam ni dépens.

D'allure indifférent je m'accoudai, cigare aux dents, à l'appui — trompant ainsi le sentiment encore vague qu'il pouvait avoir de m'être désagréable — et j'étudiai des yeux sa phrénologie : la bestialité du front fuyant m'épouvanta, un tel être, buté dans son obstination, pouvait devenir terrible ; mais le poids de la mâchoire dénotait une plus bestiale gloutonnerie ; la lâcheté du mensonge barrait obliquement ses paupières ; — donc : obstiné, mais glouton et lâche.

Flatter, par un appât — dont l'atteinte exigerait un silence préalable — ses instincts *de gloutonnerie* ;

Rendre périlleux ce vol passionnel pour que sa *lâcheté* s'attardât en hésitations, lesquelles — son *obstination* aidant — ne dégénéraient pas en défaillances ;

Telle fut ma tactique et l'effet nécessaire des combinaisons matérielles (qu'il serait oiseux de spécifier) fut, pour moi, le silence générateur des belles choses : mécanicien psychique, j'avais fait jouer vers ma fin une machine humaine.

*
**

Quelle erreur de croire à la puissance intrinsèque d'un effort personnel : Christ eût-il fait le christianisme sans la complicité inconsciente de Ponce-Pilate ? Celui qui aspire au triomphe de son idée, n'est pas en droit de maudire la défaite s'il n'a su toucher du clavier chromatique des passions de ses semblables. Quel homme qui ne sait mentir A. M. D. G. est digne, fût-ce du sous-diaconat ? — Mais cette vision de la vie n'est claire qu'au petit nombre même des intellectuels, et le déchet irrémédiable des forces inutilisées est immense.

*
**

Voyons ; si le but où convergent les nationalités modernes, si la civilisation suprême où vont nos aspirations est la synthèse humaine, l'effacement des frontières, la dissolution de tout groupement individuel et, logiquement, celle de toute individualité ; raisonnons :

L'intellectualité de quelques-uns est une tare pour la race humaine ; le génie, le talent même, en quelque art que ce soit, c'est une insulte perpétuelle au plus grand nombre ; cela rompt l'unité du corps social virtuel dont la prestigieuse et définitive médiocrité ne doit pas rester le rêve utopique du sage.

Pour la neutralisation de ces forces hypertrophiques et malades — dont souffre la communauté humaine — on a beaucoup fait : la part des pédagogues, en cette croisade pour le bien de tous, a été grande ; eux qui, par de persistants commentaires marginaux et oraux ont su avilir sous le sobriquet de « classiques » les trop belles intelligences de l'antiquité au point d'en faire le symbole odieux de leur propre pédantisme. L'École normale, cependant qu'elle détruisait par ce moyen les énergies nuisibles du passé, a réservé, pour l'apostolat du journalisme quotidien ou mensuel, l'élite de ses agrégés : du haut de vingt tribunes ces érudits agitateurs de l'anti-intellectualisme, bafouent et insultent ceux d'entre nos contemporains dont la promiscuité du lycée ni le système cellulaire des écoles spéciales n'ont pu dompter la rétive personnalité. Vraiment, cela est digne et juste ; — est-ce rationnellement

économique ? non certes, l'effort ne se retrouvant pas intégralement dans l'effet. — Pourquoi donc laisser inutilisée une force qui, habilement dirigée, suffirait à l'œuvre ? que n'a-t-on pensé à l'appoint formidable de la haine de l'artiste pour l'artiste ? — Il est vrai que pour ridiculiser plus complètement Hugo on utilise l'éloge patelin de Lamartine et de Musset, sachant bien que l'effet en sera non de grandir ceux-ci mais d'amoindrir celui-là — ; mais ignore-t-on à ce point le cœur humain, et ne songe-t-on pas que pour tuer toute la littérature passée présente et future il suffirait de la haineuse vanité enclose au fiel du plus infime comme du plus sublime des littérateurs ?

Utiliser cette force ; tout est là.

*
* *

La prétention serait puérile d'entrevoir, même lointainement, l'utilisation pratique de toutes les forces inutilisées ; d'autres, plus perspicaces, en percevront progressivement la raison d'être et les fins possibles.

Quelques unes, en ce problème multiforme, m'arrêtent par leur apparente inapplicabilité : car si la haine, par exemple, des déshérités envers ceux pour qui hériter est précisément la seule fonction sociale, a pu apporter à la constitution théorique des pays quelque changement superficiel ; il est sensiblement incontestable, d'autres parts, que des expériences presque contemporaines ne s'est pas dégagé clairement — en dépit de l'incendie de certains monuments — à quelle fin se pouvait utiliser l'instinct inné à l'homme de la destruction. A sa propre extermination, ont répondu les moralistes. C'est une opinion.

*
* *

La question des individualités, que nous résolvions plus haut, selon l'instinct du plus grand nombre, par leur suppression, me laisse pensif ; car, si l'utilisation tarifée de MM. X. et Y. est chose presque quotidienne, que dire du flot d'énergies intellectuelles latentes, évidemment, au cerveau d'un Théodore de Banville et dont nul, jusqu'à présent, ne semble avoir considéré la puissance en tant qu'utilisable, Et ce joli élan du Parnasse juvénile qui

stagne aujourd'hui sans effet — comme une débandade ovine au fond d'une impasse, buté au mur!.. Avec, pourtant, la sensibilité attendrie de M. Leconte de Lisle, le sens aristocratique de M. Coppée, la fougue de M. Sully-Prudhomme, ce parnasse pouvait et devait séduire ou dompter les jeunes générations qui le renient. Toutes ces forces devront-elles se perdre ainsi?

Est-ce assez, vraiment, que la décoration Lemerre?

*
* *

Que d'intelligence aussi chez ceux qu'outra la « renaissance symboliste » (1). La cause de cette exaspération, certes nous ne l'irons pas chercher dans la jalousie littéraire, car ceux qui attaquèrent ce mouvement témoignèrent dès le début par leurs écrits que la littérature n'était pas leur souci; ils obéissaient, croyons-nous, à un sentiment d'impatience bien légitime en somme : songez donc, après que toute la nation, bannières au vent, musiques en tête, par un soleil glorieux de Juin, eut, dans un débordement de joie unanime, enterré à jamais la Poésie sous le pseudonyme de Victor Hugo, voici qu'une bande d'énergumènes prétendraient ressusciter la grande Morte et empoisonner encore les imaginations assagies d'un lyrisme délétère! Devant le triomphe définitif de la matière et du matérialisme, un chœur orphique osait élever des voix sonores en prières vers l'Idéal! Emmi la torpide jeunesse des deux rives quelques-uns menaçaient d'affirmer des personnalités, plaie des communautés que l'Université cautérisait pourtant chaque jour. « Humanité, guéris-toi des individus! » C'en était trop, vraiment, et le cri de réprobation, répercuté par l'univers entier, dénotait la saine moralité intellectuelle de ceux qui le proférèrent.

Mais aussi, quelle erreur et quelle source de déboires : exaspérés, à leur tour, les mieux doués d'entre ces jeunes gens s'élançèrent dans un lyrisme où ils se sont perdus « au-dessus et en dehors de la littérature » — comme il a été dit; — mais ceux d'entre eux qui n'avaient que du talent atteignirent, du coup, au génie — *facit indignatio versus* : de là plusieurs livres nuisibles par leur incontestable

(1) Je dois déclarer que ceci ne vise en rien M. Gabriel Sarrazin, lequel, par un récent article dans la *Nouvelle Revue*, est sorti de l'humanité.

originalité et leur beauté manifeste qui, sans ce stimulant d'injures ne se fussent peut être pas imprimés — et revoici la poésie aussi florissante que si le Père Hugo n'avait pas quitté pour le Panthéon sa petite maison de Passy — la manifestation de juin 1885 est donc restée sans effet.

Combien plus sage aurait pu être la conduite des champions de la civilisation matérialiste ; on n'a donc pas songé qu'en encourageant chez ces jeunes Symbolistes le pur culte du symbole et de la synthèse, on fût arrivé à leur faire conclure à la négation de toute littérature : *la synthèse et le symbole étant complets dans le mot* ; et la lecture éminemment suggestive du dictionnaire Littré eût mené à la décrépitude et à la mort ces derniers Poètes, rêveurs, contemplatifs, MUETS !

*
* *

Un homme simple et sans avenir de gloire (et qu'il serait donc inutile de nommer une fois de plus) en un livre qui est une date (1) — bien avant Edison et nous tous — rêva aux vagues indomptées un joug idéal pour, de leur puissance stérile (pensait-il) éclairer, chauffer et blanchir l'humanité — : quelle âme faudrait-il avoir pour ne pas associer à ce rêve mécanique — enfantin de simplicité, et dont la non-réalisation est une des pires hontes de ce siècle de progrès — pour ne pas associer, dis-je, à ce rêve, la désolante vision des forces stagnantes de l'humanité en son état de faux équilibre !

Sans doute, le pessimisme — toujours déplacé, même chez qui n'a pas trouvé dans les littératures périmées un inconnu à plagier — ne doit pas assombrir le penseur en face de ces misères ; il est aussi des visions consolantes ; car, enfin, telles forces de l'humanité ont trouvé leur utilisation : la Présomption, la Haine et la Versalité ont abouti dans une certaine mesure, — si le Mensonge ne semble pas, malheureusement, avoir donné tous les résultats qu'on en pouvait attendre.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

(1) Quatre-vingt-treize.

NOTES ET NOTULES

Dans la *Bataille*, M. Lissagaray accuse violemment M. Stéphane Mallarmé de la misère de Madame Louise Michel. Sans discuter la bouffonnerie de cet outrage, je déclarerai que l'apostolat du poète comprend l'apostolat de la mystique révolutionnaire, et que sa haine et la nôtre viseraient plutôt la race de pamphlétaires dont parle Hugo « déclamateurs populaires ou calomniateurs publics, qui se chauffent dans l'ombre au feu doux d'une pension secrète. »

*
* *

M. Rousseau, des magasins du Louvre, est mort ce mois; l'avaient précédé dans la tombe : les deux médecins qui soignèrent le commandant *Hériot* et le gardien qui le veillait.

*
* *

On nous rapporte que M. Ch. Morice est entré à la *Vie Parisienne*, où il signerait *Charlice*. — On se souviendra que le jeune et sympathique critique nous avait prédit « L'œuvre d'art joyeuse ».

*
* *

La Wallonie publie ce mois de M. Verhaeren plusieurs poèmes du plus haut intérêt, dont « *Le Silencieux* ».

*
* *

M. Achille Delaroche nous prie de dire que son poème *Aénor*, que doit publier prochainement la *Wallonie*, fut annoncé dès le mois d'avril 1888 par cette Revue, et que deux fragments parurent quelques mois plus tard en juin et novembre 1888 dans une Revue française : « Ce qui, je pense, continue *M. Delaroche*, m'assure la priorité du titre sur *M. Morhardt* dont un poème tout différent, d'ailleurs, d'intention, vient de paraître sous un titre presque semblable ».

Rappelons, puisqu'il est question de la priorité des titres, que notre collaborateur *Henri de Régnier* a publié *Apaisement* il y a trois ans et que, par conséquent, le livre paru ce mois, quelque part, sous ce titre, est l'œuvre d'une personne profondément ignorante soit des bonnes mœurs littéraires, soit de la littérature même.

*
* *

Un honnête critique!

M. Emile Zola a refusé 35.000 francs qu'on lui offrait pour « esquinter les jeunes » au *Figaro* (1).

*
* *

Chez *Varrier*, *Les lettres de l'ouvreuse*, par trois étoiles de concerts. — Chez *Savine*, *Le Rousset*, par *Jacques Le Lorrain*. — Chez *Perrin*, *Hénor*, poème dramatique de *Mathias Morhardt*.

N. B. — Nous nous excusons une fois pour toutes auprès des écrivains de ne pas consacrer à l'analyse de leurs œuvres l'espace qu'il conviendrait.

En préparation, — *Pétales de Nacre*, — par *Albert Saint-Paul*.

*
* *

M. Borrás est enfin un homme libre après trois ans de baigne sous l'œil des barbares.

*
* *

M. Lemerre, qui, pour égayer de calambours ses agapes de *Ville d'Avray*, a le titre de *maire* de cette com-

(1) Il en demandait cinquante mille.

mune, tire encore de gros bénéfices, dit-on, de son *Anthologie* (d'où *Jules Laforgue*, *Jean Moréas*, *Gustave Kahn* et d'autres furent exclus). Il est de notoriété publique que les auteurs principaux de ce « florilège » — je veux dire les poètes — n'ont en rien participé aux bénéfices de cette publication : sera-il calomnieux de qualifier la délicatesse bancroche de ce procédé commercial?

*
* *

« Quiconque rature n'est pas un poète » cet axiome est de *M. Théodore de Banville*. En effet, si *M. de Banville* raturait nous nous demandons ce qu'il pourrait épargner de son œuvre, — d'où : si *M. de Banville* raturait, il n'y aurait plus de Poète de ce nom ; C. Q. F. D.

*
* *

On souscrit aux *Fleurs de bonne volonté* de *Jules Laforgue*, chez *M. Edouard Dujardin*, 11, rue Le Peletier.

*
* *

Les jeunes auteurs sont prévenus, que pour voir annoncer leurs livres au *Figaro*, il leur faudra attendre l'entier épuisement du poème *l'Herbier*, de *M. Philippe Gille*. Nous croyons ne pouvoir mieux faire que d'engager ceux d'entre les abonnés de ce journal qui souhaiteraient être tenus au courant du mouvement littéraire d'acheter *l'Herbier* (Lemerre, éd.), c'est un service à rendre à *M. Magnard*, qui regrette, nous en sommes sûrs, l'attitude singulière de son collaborateur.

*
* *

200 individus, au jour anniversaire de Waterloo, ont bafoué la France sur ce champ de bataille.

Certes, de pareilles turpitudes ne peuvent prétendre à injurier qui ce soit. Nos confrères, la *Jeune Belgique*, la *Wallonie*, etc., sauront flétrir, comme il sied, cette manifestation aussi anti-belge, espérons-nous, qu'anti-française.

*
* *

Le dompteur *Pezon* de la Foire de Neuilly vient d'être affligé d'un deuil irréparable.

On annonce l'aphonie définitive du frère *Lionnet* qui subsiste.

Nous compatissons.

Nous recommandons l'*Etoile*^{*}; au sommaire : *A. Thounet*, *G. Mourey*, *Bois*, *Moréas*, *Héroid*.

Dans l'affaire de Vicq, *M. Constans*^{*} a rappelé sournoisement à la droite comme elle le félicita d'avoir bousculé les passants de la place de la Concorde au premier mai.

M. de Mac-Mahon seul avait protesté contre cette revanche antidatée, lui n'ayant agi que le 16.

Il y a là une injustice que les protecteurs de Borrás devraient bien rectifier.

Les quelques deux ou trois *salons*^{*} ferment cette nuit de Juin, après avoir officiellement constaté le clair talent de *M. Louis Anquetin*.

GEORGES VANOR.

PROCÈS-VERBAL

A la suite d'articles de M. Lafage parus dans le journal le *Soir*, M. George Vanor se trouvant particulièrement visé a envoyé à M. Lafage MM. François de Nion et Francis Chevassu, pour lui demander des explications.

M. Lafage, a de son côté, constitué comme témoins, MM. Vallat et de Saint-Albin.

Les quatre témoins s'étant réunis, ont examiné les termes de l'article visé par M. George Vanor, ainsi que ceux de la polémique antérieure.

MM. Vallat et de Saint-Albin ont déclaré au nom de leur client, que ces articles ne prétendaient s'adresser qu'à une œuvre de M. George Vanor et nullement à sa personne.

En présence de cette déclaration, les quatre témoins sont tombés d'accord pour reconnaître qu'il n'y avait pas lieu de donner suite à l'affaire.

En foi de quoi il ont signé le présent procès-verbal. Fait en double, à Paris, le 25 juin 1890.

POUR M. GEORGE VANOR :
Cte FR. de NION
FRANCIS CHEVASSU.

POUR M. LAFAGE :
G. VALLAT.
A. de SAINT-ALBIN.

Le Gérant : J.-R. BOUTHORS.

Paris. — Imp. BEAUDELLOT et MÉLIÈS, 16, rue de Verneuil.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

ABONNEMENTS SUR TOUT LE RESEAU

La Compagnie des chemins de fer de l'Ouest fait délivrer, sur tout son réseau, des cartes d'abonnement nominatives et personnelles, en 1^{re}, 2^e et 3^e classes.

Ces cartes donnent droit à l'abonné de s'arrêter à toutes les stations comprises dans le parcours indiqué sur sa carte et de prendre tous les trains comportant des voitures de la classe pour laquelle l'abonnement a été souscrit.

Les prix sont calculés d'après la distance kilométrique par courue.

La durée de ces abonnements est de trois mois, de six mois ou d'une année.

Ces abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

VOYAGES CIRCULAIRES

EXCURSIONS

En TOURAINE, aux CHATEAUX des BORDS de la LOIRE

ET AUX STATIONS BALNÉAIRES

De la Ligne de SAINT-NAZAIRE au CROISIC
et à GUERANDE

1^{er} ITINÉRAIRE

1^{re} Classe 95 fr. — 2^e Classe 70 fr.

DURÉE 30 JOURS

Paris — Orléans — Blois — Amboise, — Tours, —
Chenonceaux et retour à Tours — Loches et retour
à Tours — Langeais — Saumur — Angers — Nantes
Saint-Nazaire — Le Croisic — Guérande et retour
à Paris, *viâ* Blois ou Vendôme.

CHEZ DIVERS ÉDITEURS

- PAUL ADAM. — *La Glèbe.*
— — — *Etre.*
— — — *Essence de Soleil.*
JEAN AJALBERT. — *En Amour.*
EDMOND BAILLY. — *Lumen.*
MAURICE BARRÈS. — *Sous l'Œil des Barbares.*
— — — *Un Homme libre.*
PAUL BOURGET. — *Madame Bressuire.*
LÉON DIERX. — *Œuvres.*
EDOUARD DUJARDIN. — *Les Lauriers sont coupés.*
— — — *La fin d'Antonia, tragédie*
FELIX FÉNEON. — *Les Impressionnistes.*
GUSTAVE KAHN. — *Les Palais Nomades.*
JULES LAFORGUE. — *Œuvre.*
STEPHANE MALLARMÉ. — *Œuvres.*
STUART MERRILL. — *Les Gammes.*
GABRIEL MOUREY. — *Les Flammes mortes.*
JEAN MORÉAS. — *Les Cantilènes.*
FRANCIS POICTEVIN. — *Songes.*
HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes.*
— — — *Poèmes Anciens et Roma-
nesques.*
ADOLPHE RETTÉ. — *Cloches en la nuit.*
J.-H. ROSNY. — *Le Termite.*
ALBERT SAINT-PAUL. — *Scènes de Bal.*
JEAN E. SCHMITT. — *L'Ascension de N. S. J.-C.*
JEAN THOREL. — *La Complainte humaine.*
GEORGES VANOR. — *Les Paradis.*
PAUL VERLAINE. — *Œuvres.*
VILLIERS DE L'ISLE ADAM. — *Œuvres.*
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — *Les Cygnes.*
— — — *Ancæus*
— — — *Joies.*
T. DE WYZEWA. — *Notes sur Mallarmé.*

VIENT DE PARAITRE

TRESSE ET STOCK, éditeurs.

Galerie du Théâtre-Français

EN AMOUR

par

JEAN AJALBERT

1 vol. 3 fr. 50

ESSENCE DE SOLEIL

par

PAUL ADAM

1 vol. 3 fr. 50

VIENT DE PARAITRE

LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT

11, rue de la Chaussée-d'Antin, 11

POÈMES ANCIENS ET ROMANESQUES

par

HENRI de RÉGNIER

1 vol. 3 fr. 50

Paris. — Imp. BEAUDELLOT et MÉLIÈS, 16, rue de Verneuil